

L'œil pluriel

Dans le regard que Stephen Sack porte sur les êtres, ce n'est pas la forme du sujet qui compte, mais sa réalité, oblongue ou pointue, diluée comme par une trop forte dilatation de l'œil...

À l'encontre de Kertesz qui dénature ses modèle en réfléchissant leur image dans un miroir déformant ou de Bill Brandt qui dilate et atrophie au grand angle, Sack envisage l'objectif tel une pupille unique, composée de deux rétines réunies en une seule.

À force de concentration et d'obstination à voir, le détail s'estompe, le relief se gomme pour céder subjectivement la place aux contours d'une masse incertaine et flottante, redue insaisissable par sa mise a distance.

Rien n'est plus réel pourtant que ces silhouettes incongrues, figures vitreuses et détournées, entrevues dans leur mouvance par la cornée d'un observateur borgne, apte a capter leur présence.

Autant que la fuite et la disparition de l'instant, c'est la fugacité du mouvement dans ses manifestations les plus simples au'enregistrent, désignent et retienne ces images.

Une femme enfilant un pull-over, une autre, main dans les poches, franchissant un portail, un homme courant de profil à la rencontre de lui même , autant de comportement anodins que œil englué lorsqu'il s'affronste à la netteté.

Comme au-delà du miroir qu'il constitue pour lui-même, l'oeil, retroussant son globe oculaire, déjoue le piège des apparence pour ne retenir que l'inconstance de la réalité. Plus sensible que souverain, le regard, par une élémentaire pression du doigt, restitue dès lors à la fluidité du présent son aura de souvenir.

S'il est vrai qu'en français " l'œil " est l'unique mot qui change d'initiale en se mettant au pluriel, ceux de Stephen Sack, en s'unissant pour conjuguer leur point de vue, regardent moins l'envers de la réalité qu'il n'en fixent la surface dans toute la fraîcheur de son opacité.

Ainsi, perçu comme par un hublot, le sujet, rendu à lui-même, apparaît enfin dans l'insoupçonnable étendue de son mystère pour se voir extérieur a soi-même, tel qu'il ne se verra jamais.

En opérant à visage découvert, Stephen Sack rend à la réalité l'illusoire densité que procure une vision naturelle. Et accomplit ainsi, les yeux hagards et grand ouverts, sans avoir l'air d'y toucher, le chemin inattendu qui permet le passage de l'art à la vie.

Patrick Poegiers
Paris, 3 juillet 84